Étude Biblique

Autor(en): **Dietrich, G.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **19 (1886)**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-379384

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ÉTUDE BIBLIQUE

PAR

G. DIETRICH, pasteur.

Τῇ γὰρ ἐλπίδι ἐσώθημεν.
Car nous sommes sauvés par l'espérance. Rom. VIII, 24.

Avant de développer la pensée qui nous paraît avoir été celle de l'apôtre en écrivant ces mots, nous devons justifier la traduction que nous en venons de donner et qui diffère considérablement de celle des versions Ostervald et Segond[1].

Nous faisons observer :

1° que ceux que l'apôtre dit être sauvés, « nous, » ne sont pas les hommes en général, mais les hommes en qualité de chrétiens ; c'est à eux que sa lettre s'adresse spécialement ;

2° que le substantif ἐλπίς est au datif, sans que celui-ci soit demandé par une préposition ni comme complément indirect du verbe, et que dans ce cas le datif a la valeur d'un circonstanciel et une signification instrumentale ou causale. Le grec dit : τοῖν ὀφθαλμοῖν ὁρῶμεν, nous voyons avec nos yeux. Οἱ πολέμιοι ἀγάλλονται τῇ νίκῃ, les ennemis se parent à cause de leur victoire. Nous lisons 1 Pier. I, 3 : ἀγαλλιᾶσθε χαρᾷ ἀνεκλαλήτῳ, vous vous réjouissez d'une joie ineffable. Rom. VIII, 14 : faire mourir « par l'esprit » (πεύματι)... être conduit « par l'esprit » (πνεύματι) ;

3° enfin que le substantif ἐλπίς est accompagné de l'article

[1] Ainsi que de la traduction que donnent Oltramare, Reuss et Godet. (*Réd.*)

défini ἡ. Or, l'article grec a une autre valeur que le nôtre ; il emporte toujours avec lui une signification démonstrative marquant qu'on parle de la personne ou de la chose *elle-même*, telle qu'elle existe, connue et bien déterminée. Si, au contraire, on n'a en vue que *la qualité* qui distingue le substantif et le fait agir selon sa nature, le grec ne met point d'article. Voyez, par exemple, les phrases suivantes :

Jean III, 4 : Πῶς δύναται ἄνθρωπος γεννηθῆναι γέρων ὤν, comment un homme peut-il naître quand il est vieux ?

Tite I, 2 : ...ἐπ ἐλπίδι ζωῆς αἰωνίου... sur l'espérance de (en espérant) la vie éternelle que Dieu a promise.

Jacq. II, 14 : μὴ δύναται ἡ πίστις σῶσαι αὐτόν, cette (une telle) foi peut-elle le sauver ?

Héb. XI, 1 : Ἔστι δὲ πίστις ἐλπιζομένων ὑπόστασις, avoir de la foi, c'est avoir une ferme attente de choses qu'on espère.

Galat. III, 23-25 : « Avant que la foi (ἡ πίστις) vînt, nous étions enfermés sous une loi (ὑπὸ νόμον, sous la garde de diverses lois), en vue de la foi (εἰς τὴν πίστιν) qui devait être révélée ; ainsi la loi (ὁ νόμος, la loi mosaïque) a été notre maître pour nous conduire à Christ, afin que nous fussions justifiés par foi (ἐκ πίστεως, par notre action de croire) ; mais la foi (ἡ πίστις, ce que nous devons croire) étant venue, nous ne sommes plus sous ce maître. »

Il résulte positivement de ces citations que, dans la phrase qui est le sujet de notre étude, l'apôtre, faisant accompagner le substantif ἐλπίς de l'article, ne parle point d'espérances telles que les hommes peuvent en concevoir par eux-mêmes, mais qu'il a en vue une espérance bien déterminée, une espérance qui nous est présentée et offerte, et que, du reste, il distingue lui-même, dans les mots qui suivent, de ce qu'on appelle vulgairement espérance. Il est évident que cette espérance-là n'est aucune autre que l'espérance chrétienne, une grâce accordée de Dieu et acceptée par l'homme, « choses qui ne sont point montées au cœur de l'homme et que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. » (1 Cor. II, 9.)

Nous croyons avoir justifié notre traduction et prétendons que l'apôtre veut dire, non pas que nous sommes sauvés en

espérance, mais que *nous possédons le salut par l'espérance*[1].

A la vérité, une espérance qu'on conçoit selon ses propres pensées et ses désirs terrestres est incertaine, vaine et fragile, et certainement chacun de nous a, dans le cours de sa vie, caressé beaucoup d'espérances qui ne se sont point réalisées. Un homme, sorti d'une grave maladie, étant convalescent et faible, espère recouvrer ses forces et sa santé, il peut dire « je suis sauvé en espérance, » sans en être cependant certain et assuré. Telle était aussi l'espérance que Socrate avait conçue pour la vie à venir. Il avait bien compris que l'homme porte un principe divin dans une enveloppe passagère, et il dit dans le dialogue intitulé Phédon : « Il faut tout faire pour acquérir de la vertu et de la sagesse pendant cette vie, car le prix du combat est beau et l'espérance est grande. La chose vaut la peine qu'on hasarde d'y croire ; c'est un hasard qu'il est beau de courir ; c'est une espérance dont il faut comme s'enchanter soi-même. »

Mais il en est tout autrement, affirme l'apôtre, de l'espérance chrétienne ; celle-ci ne trompe point (Rom. V, 5), parce qu'elle repose sur les promesses de notre Dieu, qui est fidèle et ne ment point (Tite I, 2 ; Héb. VI, 18) ; ayant en nous pour base la foi (Héb. XI, 1), elle est assurée, et si nous nous y tenons fermement, nous pouvons dire « nous sommes sauvés, » nous le sommes dès à présent. En disant que nous ne sommes sauvés qu'en espérance, espérance humaine, toujours plus ou moins fictive et trompeuse, nos versions font dire à l'apôtre quelque chose qui pourrait nous rendre le salut même incertain et douteux, et nous décourager dans le combat de la vie ; mais c'est précisément le contraire dont il importe à l'apôtre de nous assurer. Le chrétien, dit-il, n'espère pas seulement le salut, mais il le possède par son espérance même, laquelle, fondée sur un fait divin, est entièrement certaine ; ce n'est plus qu'une question de temps. Car dès que par la foi en Jésus-Christ, révélant l'amour du Père (Jean III, 16), et répandant par son Esprit cet amour dans nos cœurs (Rom. V, 5; Tite III,

[1] Comp. la version de Lausanne : « Car c'est par l'espérance que nous avons été sauvés. » (*Réd.*)

6), nous sommes devenus enfants de Dieu (v. 14-16), nous sommes aussi sauvés et possédons déjà ici-bas le salut, quoiqu'il ne soit pas encore manifesté dans toute sa gloire (v. 18), et que nous gémissions en nous-mêmes, en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps (23) : « car nous sommes sauvés par l'espérance. » Il est dans la nature de l'espérance de se porter sur l'avenir ; ne nous étonnons donc pas que nous ne voyons pas accompli ce que nous espérons, car si nous le voyions de nos yeux, nous ne pourrions plus parler d'espérance, ce serait la vue, la possession *effective* de la chose espérée, de même qu'une prophétie accomplie n'est plus une prophétie. Cependant, pour que notre homme intérieur se renouvelle et se fortifie de jour en jour, nous regardons aux choses invisibles (2 Cor. IV, 18), et quand même nous marchons par la foi et non par la vue (2 Cor. V, 7), ne sachant où et en quelle « forme d'état » (εἶδος, figure, forme) nous serons, et que nous ne voyons pas encore face à face la gloire à venir, nous savons auprès de qui nous serons (Luc XXIII, 34 ; 2 Cor. V, 8), et nous voyons ce qui est en avant, savoir le prix de la vocation céleste en Jésus-Christ (Philip. III, 14) : « or *l'espérance qu'on voit* n'est plus espérance, car ce qu'on voit, peut-on l'espérer encore ? mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec persévérance » (v. 25), étant persuadés que Celui qui nous a appelés à la communion de son Fils est fidèle, et nous nous réjouissons par notre espérance. (Rom. XII, 12.)

* * *

Les paroles que nous venons de citer de l'épître aux Rom. XII, 12 (τῇ ἐλπίδι χαίροντες) corroborent ce que nous avons dit sur les mots τῇ ἐλπίδι. La version Segond, en les rendant par : « réjouissez-vous en espérance, » ne fait de nouveau aucune attention à la présence de l'article ni à la valeur du simple datif ; et, du reste, qu'est-ce que cela veut dire : « se réjouir en espérance ? » en espérance de quoi ? est-il possible de se réjouir en espérance, de se réjouir de quelque chose d'heureux qui arrivera peut-être ? je ne le pense pas.

La version Ostervald s'exprime mieux, disant : « soyez joyeux

dans l'espérance. » N'oubliant pas l'article, elle fait comprendre que l'apôtre parle d'une espérance certaine qui, cela va sans dire, est l'espérance chrétienne. Nous pouvons aussi admettre la préposition « dans, » qui, dans ce cas particulier, ne change guère le sens général de la phrase grecque ; celle-ci ayant le datif sans préposition, le pose comme un circonstanciel de *cause* et fait entendre que c'est l'espérance qui doit nous rendre joyeux, être la cause, la source de notre joie : « réjouissez-vous par l'espérance, » par celle que Dieu vous a donnée. (2 Cor. III, 12.) En disant « dans l'espérance, » on en fait un circonstanciel de *lieu* indiquant que, pour rendre notre joie réelle et ferme, nous devons la placer dans l'espérance chrétienne et non pas ailleurs.

*
* *

On nous dira peut-être qu'aussi longtemps que l'homme demeure dans « ce corps de mort » (Rom. VII, 24), enclin au mal, exposé aux tentations et aux convoitises du monde, il peut arriver que celui-là même « qui a été éclairé, qui a eu part au Saint-Esprit et qui a goûté la bonne parole de Dieu et les puissances du siècle à venir, » tombe (Héb. VI, 4-6) et déchoit de sa vocation céleste, et qu'ainsi, nous méfiant de nous-mêmes, nous disons que nous ne sommes sauvés qu'en espérance. Ceci n'est vrai que quand nous regardons à nous et à nos faiblesses, sans veiller et prier. Mais il ne s'agit pas de cela dans les paroles que l'apôtre adresse aux Romains ; le contexte s'y oppose. Il affirme que, possédant en nous l'espérance chrétienne, nous possédons par cela même le salut, « l'attendant avec persévérance. » Nous ne serons pas sauvés dans un avenir plus ou moins éloigné et voilé, mais nous sommes dès à présent sauvés par l'espérance, quand même nous ne sommes pas entrés en pleine *jouissance* du salut. La vertu de l'espérance, découlant de la foi, est de nous rendre présentes les choses futures, et visibles les invisibles. (Héb. XI, 1.) « Justifiés par la grâce, nous devenons et nous sommes héritiers de la vie éternelle selon [1]

[1] Κατὰ. Non : « nous devenons, en espérance, héritiers. » (Segond.)

l'espérance » (Tite III, 7), et « nous nous glorifions de[2] l'espérance de la gloire de Dieu. » (Rom. V, 2.)

Quoique l'espérance chrétienne, comme toute espérance, ait en vue l'avenir, elle est une conception réelle et positive, et nullement une supposition vague et incertaine. Elle est un *don* régénérateur et vivifiant que Dieu nous a fait (1 Pier. I, 3 ; Eph. I, 18 ; 2 Thes. II, 16), et dont nous jouissons dans la vie présente. C'est elle qui nous fait courir vers le but pour remporter le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ (Philip. III, 14). Regardant à Lui qui est le chef et le consommateur de la foi, et qui, *en vue de la joie qui Lui était réservée*, a souffert la croix (Héb. XII, 2), nous prenons la cuirasse de la foi et de la charité, et le casque de l'espérance du salut, et l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu (1 Thes. V, 8 ; Eph. VII, 17), et nous combattons le bon combat pour obtenir la couronne de vie (Jacq. I, 12 ; Apoc. II, 10).

L'espérance chrétienne, qu'est-elle sinon *la vue* de la gloire et de la joie qui nous sont réservées dans les cieux (1 Pier. I, 3, 4). « Je *vois*, s'écriait Etienne, les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu ! » (Act. VII, 56.) Prions donc le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ de nous donner un esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance et d'ouvrir les yeux de notre « cœur » pour que nous sachions quelle est *l'espérance* qui s'attache à son appel et quelle est la richesse de la gloire de son héritage. (Eph. I, 17, 18.)

« Maintenant donc ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande, c'est la charité (1 Cor. XIII, 13) ; car la foi sera changée en vue et l'espérance en jouissance, mais la charité demeure, Dieu étant charité, et celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu et Dieu en lui » (1 Jean IV, 16). « Retenons fermement la profession de notre *espérance*, car Celui qui a fait la promesse est fidèle » (Héb. X, 23).

[2] Ἐπί. Non : « ...dans l'espérance. » (Segond.) Le sujet dont nous nous glorifions est l'espérance qui nous a été donnée et non « la gloire de Dieu. »